



François d'Assise, le troubadour de Dieu

Sophie Jewett



Image de couverture : *Die Vögelpredigt des heil. Franz von Assisi* (Saint François prêchant aux oiseaux), Oskar Laske

© Maeva Dauplay – Tous droits réservés

François d'Assise, le troubadour de Dieu

Par Sophie Jewett

TRADUCTION

MAEVA DAUPLAY



I. Un enfant d'autrefois

*Celui qui aime tous les êtres,
Les hommes, les oiseaux, les bêtes,
Celui-là prie vraiment.*

*Mais celui qui aime le mieux
Tout ce qui est grand ou petit,
Celui-là prie le mieux de tous ;
Car le Dieu qui nous aime tant
A créé toutes choses
Et les aime également.*

— *Samuel Taylor Coleridge*

Sous la voûte de la porte des remparts, un groupe de personnes regardait la route qui descendait la montagne avant de traverser la vaste plaine. En cette belle journée de septembre, le chemin, tout blanc de poussière, se distinguait facilement jusqu'à l'endroit où il disparaissait dans une immense forêt couvrant près de la moitié de la vallée. C'est vers ce point précis que se tournaient les regards les plus attentifs.

La foule était joyeuse, mais peu bruyante. On échangeait quelques mots, puis chacun retombait dans le silence, comme il arrive toujours lorsque l'on attend quelqu'un avec impatience. Parmi tous ceux qui scrutaient la route ensoleillée, les yeux les plus avides étaient ceux de madame Pica Bernardone, tandis que les plus pétillants appartenaient à son petit garçon, François. Tous étaient réunis pour accueillir Messer Pietro Bernardone, le plus riche marchand d'Assise, qui revenait enfin de voyage. Dame Pica était son épouse, et le petit François leur fils. Autour d'eux se tenaient des voisins et des amis. Certains étaient d'importants clients, impatients de découvrir les magnifiques étoffes qu'ils avaient commandées. D'autres n'étaient

que de simples curieux, heureux qu'un événement vienne rompre la chaleur tranquille de cette longue après-midi.

La ville d'Assise, devant laquelle ils attendaient, se trouve dans la belle Italie, de l'autre côté de la mer. C'est une petite cité bâtie à flanc de montagne, entourée de puissants remparts, tandis qu'une forteresse domine son sommet. Aujourd'hui encore, elle ressemble beaucoup à ce qu'elle était plus de huit cents ans auparavant, lorsque le jeune François Bernardone attendait le retour de son père.

À l'intérieur des murailles, les maisons de pierre sont serrées les unes contre les autres. Elles forment des ruelles étroites et tortueuses, si pentues qu'aucune voiture ne pourrait les emprunter. Certaines rues ne sont même qu'un long escalier de pierre où jouent les enfants, pendant que de patients ânes gravissent lentement les marches, chargés de fagots ou de sacs de charbon.

Pourtant, malgré l'étroitesse de ses rues, Assise n'a rien d'une ville sombre. Partout règnent la lumière et les couleurs. Au-dessus des toits de tuiles brunes s'élancent de hauts cyprès au feuillage sombre. Le long des murs des jardins grimpent des fleurs rouges en forme de trompettes et des volubilis d'un bleu éclatant. Même les rebords des fenêtres se couvrent de géraniums roses et écarlates. Sur la grande place, les maraîchers vendent des grappes de raisin bien mûres, des prunes et des figues, soigneusement recouvertes de fraîches feuilles de vigne.

Au-delà des portes de la ville, le paysage ressemble à un immense jardin. Les collines sont couvertes d'oliviers dont les feuilles grises scintillent comme de l'argent lorsque le vent les agite. Certains arbres paraissent presque aussi anciens que les murailles d'Assise. Leur tronc n'est plus qu'une coque creuse à travers laquelle on aperçoit le ciel bleu, mais leurs branches portent encore fidèlement leurs fruits chaque année.

Au pied de la montagne s'étend une vallée lumineuse où alternent les champs de blé, les hautes tiges de maïs et les vignobles. Les ceps s'élancent d'un mûrier à l'autre, formant de longues guirlandes chargées de grappes. Entre les rangées d'arbres, à l'ombre des vignes, de grands bœufs blancs avancent lentement en tirant une lourde

charrue de bois. Sur les chemins creux qui serpentent entre les cultures, de robustes paysannes, au teint hâlé par le soleil, portent de lourds fardeaux en équilibre sur leur tête.

Le petit François Bernardone avait certainement couru dans ces mêmes ruelles escarpées et joué sur ces mêmes places que l'on peut encore voir aujourd'hui. Mais la vallée qu'il contemplait cet après-midi d'automne comptait bien moins de vignes et de champs qu'à notre époque. Elle était couverte d'immenses forêts. François se demandait souvent quels mystères pouvaient bien se cacher sous leurs grands arbres. Il n'était jamais allé plus loin que l'endroit où la route blanche disparaissait sous leur ombre.

Les heures passaient. Fatigués d'attendre, les habitants levaient la main devant leurs yeux pour se protéger des rayons du soleil qui descendait lentement derrière les montagnes de l'ouest. Soudain, François poussa un grand cri.

— Il arrive ! Il arrive !

Aussitôt, toutes les voix reprirent son appel. Au début, on ne distingua qu'un nuage de poussière avançant sur la route. Puis apparurent des chevaux et leurs cavaliers, encore à demi cachés derrière la poussière qui s'élevait sous leurs sabots et que le soleil couchant transformait en un voile d'or et de pourpre.

À mesure que la troupe gravissait la colline, on aurait cru voir revenir un prince plutôt qu'un marchand. En tête chevauchait Pietro Bernardone, entouré de soldats bien armés montés sur de magnifiques chevaux. Derrière eux venait une longue file de chevaux de bât et de mules chargés de précieuses marchandises. La marche était fermée par un second groupe de soldats, certains à cheval, d'autres à pied.

Une telle escorte était indispensable à un riche marchand de cette époque. Les routes étaient souvent parcourues par des bandes de soldats errants ou de brigands prêts à s'emparer des cargaisons. Il fallait bien des épées pour protéger les soieries, les velours, les broderies d'or et les bijoux que Pietro Bernardone rapportait des grandes foires de France et du nord de l'Italie.

Arrivé devant la porte d'Assise, Pietro mit pied à terre avec gravité. Il embrassa dame Pica et le petit François, salua ses amis avec une certaine réserve – car c'était un homme fier et exigeant – puis il se pencha une seconde fois vers son fils, qu'il aimait tendrement. Ce fut le plus beau moment de toute la vie du petit garçon. Son père le fit monter sur son cheval, tandis que lui-même et dame Pica marchaient de chaque côté de l'animal. Tous ensemble franchirent la porte Saint-Pierre et remontèrent lentement les rues pavées qui conduisaient à leur maison, au milieu des conversations joyeuses.

Ce soir-là, François écouta son père avec des yeux grands ouverts. Chaque voyage apportait son lot d'aventures, et Pietro Bernardone avait toujours mille histoires à raconter. Il se rendait aux grandes foires où se retrouvaient des marchands venus de Grèce, d'Afrique, de Syrie, d'Allemagne et d'Angleterre. Tout en achetant et en vendant leurs marchandises, ces hommes échangeaient aussi les nouvelles venues des quatre coins du monde. À cette époque, les informations voyageaient lentement. Il n'existait ni journaux, ni télégraphe, ni chemin de fer.

Sur le chemin du retour, Pietro était reçu avec honneur dans les châteaux des seigneurs et des chevaliers. Les nobles dames lui achetaient ses soieries et ses dentelles. Les célèbres guerriers l'interrogeaient sur les guerres qui se déroulaient dans les pays lointains. Tous étaient avides d'entendre les récits nouveaux qu'il rapportait de ses voyages. Mais aucun de ses auditeurs n'écoutait avec autant d'enthousiasme que son fils François. Pour lui, le sévère Pietro retenait toutes les histoires merveilleuses qu'il entendait en chemin : les aventures de Charlemagne et de Roland, celles du roi Arthur et des chevaliers de la Table ronde.

C'était aussi pour lui qu'il apprenait les chansons des poètes voyageurs, que l'on appelait les troubadours. Ils chantaient dans les palais des rois et les demeures des grands seigneurs. Leurs poèmes racontaient les exploits de courageux chevaliers revêtus d'armures étincelantes, ainsi que la beauté de nobles dames aux mains blanches, aux yeux lumineux et aux doux noms que l'on n'oubliait jamais. Pietro Bernardone prêtait peu d'attention à ces chants raffinés.

Pourtant, tandis qu'il les écoutait, il revoyait le visage de son petit garçon, toujours prêt à apprendre un nouveau refrain ou une nouvelle mélodie. Ainsi, lorsque les troubadours répétaient plusieurs fois la même chanson au cours d'une soirée, Pietro s'en réjouissait. Le lendemain, tandis qu'il chevauchait en songeant au prix des étoffes et aux bénéfices qu'il espérait réaliser, sa voix grave fredonnait malgré lui ces élégants couplets célébrant Isoline et Blanche fleur, Béatrice et Amorette.

François, lui, retenait toutes les histoires et toutes les chansons. Par-dessus tout, il aimait les aventures du roi Arthur, de messire Gauvain, de Tristan et de Lancelot. Ce soir de septembre, il écouta son père jusqu'à ce que ses grands yeux se ferment de sommeil. Et toute la nuit, il fit de merveilleux rêves où il devenait un grand homme. Non pas un marchand comme son père, mais un chevalier, semblable au noble Lancelot.

– Fin de l'extrait